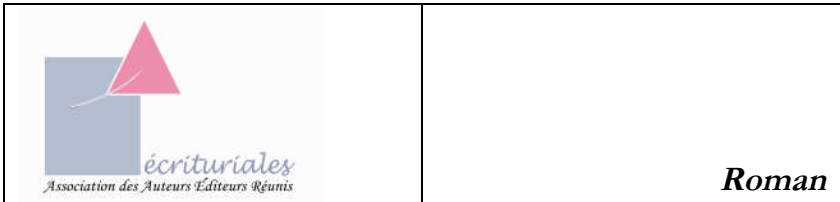


Donatien Moisson

L'école du Serpent

Rédition

EXTRAITS



Et pourquoi mes parents s'étaient-ils absentés ce jour-là ? Ils avaient, tout simplement, été convoqués chez le notaire. Ils avaient vendu la maison. Nous déménagions. Nathalie et moi fûmes comme assommées.

Plus l'échéance se rapprochait et moins nous en parlions. Quelques semaines plus tard, bien sûr, le déménagement eut lieu. Je n'avais aucune influence, aucun pouvoir sur ces événements qui bouleversaient ma vie. J'acceptai. Nathalie accepta. Nous n'avions pas le choix. Mes parents et moi partîmes un jour de semaine, comme des coupables, à cinq heures du matin. Nathalie dormait encore, chez elle, si loin de moi, déjà ! Il n'y eut pas de larmes.

Il n'y eut pas de lettres non plus. Cela *ne se faisait pas* et mes parents auraient trouvé cette correspondance à la fois bizarre et ridicule. Ils ne tuèrent pas l'amour en moi par leurs seules condamnations, ils le tuèrent aussi par leurs moqueries : une méthode beaucoup plus efficace. D'ailleurs, qu'aurais-je pu dire dans ces lettres ? Aurais-je pu en recevoir une sans que mes parents exigent de savoir ce qu'elle pouvait bien contenir ? L'idée qu'une enfant de mon âge puisse avoir une vie privée leur eût paru scandaleuse, impensable ; et cela incluait certainement le droit d'envoyer et de

recevoir des lettres. Nous n'avions pas le téléphone. La séparation fut aussi complète et irrévocable qu'une amputation.

...

Page 70

Mes parents et moi partîmes un jour de semaine, comme des coupables, à cinq heures du matin. Nathalie dormait encore, chez elle, si loin de moi, déjà ! Il n'y eut pas de larmes.

Il n'y eut pas de lettres non plus. Cela *ne se faisait pas* et mes parents auraient trouvé cette correspondance à la fois bizarre et ridicule. Ils ne tuèrent pas l'amour en moi par leurs seules condamnations, ils le tuèrent aussi par leurs moqueries : une méthode beaucoup plus efficace. D'ailleurs, qu'aurais-je pu dire dans ces lettres ? Aurais-je pu en recevoir une sans que mes parents exigent de savoir ce qu'elle pouvait bien contenir ? L'idée qu'un enfant de mon âge puisse avoir une vie privée leur eût paru scandaleuse, impensable ; et cela incluait certainement le droit d'envoyer et de recevoir des lettres. Nous n'avions pas le téléphone. La séparation fut aussi complète et irrévocable qu'une amputation.

...

Ressentir une telle révulsion envers ma mère et, tout à la fois, me savoir si semblable à elle était ce que je détestais le plus en moi-même. Je détestais cette révulsion qui me rendait coupable et, plus encore, cette similarité qui, si j'y pensais trop, me donnait envie de vomir et de disparaître, corps et âme. Mes fantasmes ? C'était de tomber amnésique et de recommencer ma vie sur des bases toutes nouvelles ; c'était aussi de me réveiller un beau matin et de me rendre compte que tout ce que j'avais vécu jusqu'ici n'avait été qu'un cauchemar ; qu'en fait, je n'avais que huit ou dix ans et que j'étais dans une maison pleine de rires, de chaleur humaine, de livres et de musique classique. Je faisais souvent ce rêve, et lorsque je me réveillais c'était pour essayer mes joues mouillées de larmes.

...

Faire l'amour c'est pour moi une fenêtre sur la vie, un soleil, une lumière qui inonde le cadre dans lequel je fonctionne. Autrement, je vois le monde au travers d'un écran de grisaille que l'on pourrait

comparer à ces fins grillages anti-insectes que l'on trouve souvent aux ouvertures des maisons américaines. Faire l'amour enlève cet écran, et la vie apparaît de nouveau sous ses véritables couleurs. La nature est plus belle et sent meilleur ; la cuisine, les vins, retrouvent toute leur saveur ; les chants d'oiseaux, les ris d'enfants, les aboiements des chiens, l'heure qui sonne au clocher, tout retrouve une fraîcheur de paradis terrestre. Qu'il s'agisse de travail, vacances, voyages ou même des petits ennuis de l'existence, tout vaut alors la peine d'être vécu. À partir du moment où Nathalie et moi fûmes séparés, et jusqu'à ce que je rencontre Olivier, le monde ne sembla exister que sous une éclipse de soleil permanente.

...

Page 158

Je rentrais dans la maison avec le sentiment de naviguer au travers d'une brume onirique. Une fois rendue au salon, je m'écrasai sur le divan et fondis en larmes ; plus que cela : je beuglais, je hoquetais comme un bébé. Je m'étonne encore que Francis ne m'ait pas entendue. Peut-être avait-il décidé de ne pas intervenir. Aussi bien d'ailleurs. S'il était arrivé dans le salon, je crois que je me serais précipitée vers lui pour lui arracher les yeux, pour lui hurler mon mépris et ma haine.

Je n'arrivais pas à m'arrêter de pleurer. Je n'y arrivais vraiment pas. C'était comme un fou rire à l'envers. Les yeux brûlants, la gorge sèche, secouée de petits accès de toux comme lorsque l'on vomit, le corps farfouillé de tremblements incontrôlables, je gémissais, je vagissais et je ne pouvais concevoir de jamais cesser de le faire. On m'avait embrassée. On m'avait donné un vrai baiser, le premier depuis que j'avais quitté Olivier. Tant et tant d'années sans un seul baiser ! Dieu, est-ce vraiment possible ? Méritais-je réellement cette traversée du désert ? Le premier baiser en... quinze ans. Qui le croirait ? Le croyais-je moi-même ? Comment avais-je pu être aussi stupide ? À l'instar de ces religieuses fanatisées qui se laissaient emmurer pour le reste de leur vie, j'avais laissé un eunuque mental construire un mur autour de moi. Par manque de courage, par manque de conviction j'étais restée fidèle à un partenaire inquiétant de médiocrité qui avait ruiné la plus grande partie de ma vie.

Ce n'était pas simplement un baiser : c'était le baiser de quelqu'un que j'aimais ; car j'aimais. Je le savais maintenant sans l'ombre d'un doute. J'avais déchiré l'enveloppe de ma chrysalide et mes ailes s'étaient déployées. Il ne me restait plus qu'à m'envoler. Je n'avais jamais aimé mes parents. J'avais éprouvé de l'affection pour Nathalie, pour Olivier et même pour Francis, mais maintenant j'aimais. J'avais quarante-cinq ans et j'aimais. Pour la première fois de ma vie j'étais possédée, obsédée corps et âme par un autre être humain. Est-ce là ce que ressentent la plupart des gens à l'adolescence, puis à l'âge adulte, puis plus tard encore... ou une

fois seulement, ayant trouvé le compagnon parfait et ne songeant à aucun autre ? Ma poitrine me faisait mal. Il me semblait qu'elle demandait à exploser. Tout mon corps me faisait mal. J'étouffais. Je rugissais de bonheur et, en même temps, de désespoir.

...

Page 252

Depuis quarante-huit heures, je me demandais ce que je ressentirais si je disais à Octavius que je l'aimais. Il me l'avait dit, à moi, et il avait ainsi mis le feu à mon âme. Je la sentais luire comme, vus de l'extérieur, les vitraux d'une église incendiée à minuit. Je faisais maintenant partie de l'espèce humaine. Mon tour était venu. C'était à moi de prononcer ces mots si simples... si simples pour les autres... si solennels en ce qui me concerne ! Je me demande combien de fois Lucinda a entendu quelqu'un lui dire *Je t'aime* ; et moi, j'avais été assez stupide pour ne pas le faire.

...

Je voyais Octavius sous un jour nouveau. Je l'avais d'abord considéré comme un petit homme sympathique, toujours tiré à quatre épingles, puis comme quelqu'un de remarquablement beau et maintenant... maintenant tout en lui, tout ce qu'il faisait, tout ce qu'il était, s'amplifiait et avait acquis une nouvelle dimension. Son apparence, son sourire, ses habits (il portait de nouveau cette merveilleuse chemise ou une autre toute semblable) et, s'il me touchait, sa chaleur ; s'il s'approchait de moi, son souffle, s'il m'embrassait, son goût ; rien ne serait plus jamais comme avant... comme avant la soirée de ce *mardi fatal*.

...

Je savourai son baiser, le glissement de sa langue contre la mienne, la légère pression de sa main sur mon épaule, la fraîche délicatesse de son odeur qui, à cause de ce qu'il était et de ce qu'il avait dit, était soudain devenue la plus merveilleuse odeur au monde. J'aimais tout en lui. Je l'aimais et, sans bien même m'en rendre compte, je murmurai, mes lèvres contre les siennes : "Je t'aime, je t'aime, je t'aime..."

Je continuai à l'embrasser et à râler des *je t'aime*. Emportée par un véritable délire, je ne parvenais pas à m'arrêter et commençai à dire : "Je t'adore, je t'adore..."

Je devinais, plus que je n'entendais, qu'il en disait autant. Je n'étais pas seulement ivre de lui, j'étais ivre d'avoir franchi le pas, d'avoir dit *je t'aime*, non pas une seule fois, timidement, mais des dizaines de fois, sans hésitation et sans peur. J'avais envie de rire, de chanter, de sautiller sur place, de me mettre toute nue, de pleurer, de hurler pour célébrer ma libération ; car c'était bien d'une libération qu'il s'agissait. Je m'étais échappée de la cage du mépris. J'avais brisé les chaînes que je traînais depuis l'enfance. Je pris Octavius dans mes bras et le serrai si fort que j'entendis craquer ses os. Je m'étais dédoublée : il y avait l'ancienne Xaviéra dont les contours chiffonnés comme ceux d'une vieille loque commençaient à quitter ma mémoire ; et, prête à prendre sa place, et l'ayant déjà prise, la nouvelle moi, la femme libérée.

...